

**la soixante-dix-huitième  
(incandescence).**

De la bouche des baladins  
des rois

sont expectorées

des lois  
pour étrangler tout souffle  
qui reste

haut et fort  
opposé

comme l'on tord  
jusqu'à n'en plus pouvoir

une serpillière gorgée  
d'eau souillée...

De la bouche des baladins  
prosternés

la loi éclate  
en pieds lourds d'ordres  
et de crainte :

et les bottes de police

s'effondrent  
sur le front de la Belle  
Province

laissant de leur plantes  
incandescentes

les marques  
grossières et mortelles

du souvenir  
à venir

**des traces des Anges (dans la bouche).**

Manger du soleil  
le matin les narines dilatées

et la gorge au vent,  
laisser ses lèvres vermeilles  
crépiter

sur le front de celle  
que l'on aime au réveil,

cracher des mots sur les murs,  
des poèmes

ou la

R E V O L U T I O N...

Et, le désespoir blême,  
Respirer dur,

toutes cicatrices dehors,  
la liberté nue

creusée à même  
le pavé et le mors.

Et la peau lue et relue  
par les mensonges

et les langues fourchues  
des lâches au Pouvoir

dont les pas aux ignobles songes  
et coups de poignard

s'enterrent sur nos dos  
en brûlures de clope, noires,

cette peau, elle **ECLATERA**

en cris et en armes,  
et répandra ses larmes,

venin des justes, sur les cendres  
du monde.

## **pétrole révolver.**

Un coup de revolver

au sein,

les veines  
trouées,

la mer

elle  
s'effondre  
sur son bleu miroir  
pour une poignée de dollars.

Un coup de revolver (!)  
les lanières

de leur bourses  
ancrées dans la peau

elles plongent leurs dents  
dans son cou...

... et Atlas

pendu,  
danse

et Atlas  
se balance

au bout des cils  
des jolies pléiades  
assises sur les

planches du ciel.

Comme un coup de revolver  
au sein de la mer...

... pour une poignée  
de dollars.

**Le grondement des pavés  
(consomme et crève).**

Du couchant

quelques éclaboussures  
de soleil sombrant

glissaient encor  
sur macadams et murs

labourant  
la chute des jours  
des envols et des pirouettes

de ces petits pochoirs  
errants

d'où s'écrivent les restes  
magnifiques de moires

essoufflées.

Du couchant,

sur les pavés calcinés  
par l'empreinte  
des carcasses damnées

de la République éteinte  
et des usines condamnées,

quelques éclaboussures  
de soleil sombrant

étaient précipitées  
au bas du soir.

## **le chant du verre (la tempe fraîche).**

Le poste

postillonne les paroles  
du président,

des mots bleu incandescent,  
se plantant dans *la tempe*  
*fraîche*,

*où s'embourbent unes à unes,*  
*les étoiles du ciel.*

Siffle, il siffle

le poste,

crépète l'or des dorures  
en gouttes chaudes

sur la voix du président :  
il faudra oublier un temps

bourse et ferraille  
dans la panse des dieux sinistres

aux yeux faucilles  
qui se repaissent de nos jours,  
et raillent... S'en raillent

de nos jours...  
... Ces bris de verre  
qui chantent sous les dents

des députés, courtiers et ministres,  
brigands !

affaires à vos trônes de paille.

*La tempe*  
*fraîche,*

*où s'embourbent unes à unes,*  
*les étoiles du ciel.*

Le poste

salive et crachote les paroles  
du président

clouant leur cadence  
à travers la poitrine :

le pain, nous dit-on,  
sera plus timide dorénavant...

Les enfants sont au lit  
les hommes sont en guerre  
et ce soir

le poste siffle  
et crépite

les paroles du président. L'air,  
accroché à la gorge, éclate

en lourds bouillons âcres,  
empoisonnent *la tempe*  
*fraîche,*

*où s'embourbent unes à unes,*  
*les étoiles du ciel.*

Le poste

postillonne les paroles  
du président,

des mots bleu incandescent,  
se plantant dans *la tempe*  
*fraîche,*

*où s'embourbent unes à unes,*  
*les étoiles du ciel.*

et  
l'échine devra courber  
plus bas.

Parle le Président  
à *la tempe*  
*fraîche,*

*où s'embourbent unes à unes,*  
*les étoiles du ciel.*

**requiems, 1789.**

*Les ans se sont perdus  
dans les ramures du temps*

*qui passe et fane...*

... La Révolution est abattue,  
Gorge tranchée aux lames

fourbes du mépris  
Qui entame et damne.

*Les Ans se sont perdus  
dans les ramures du temps*

*qui passe et fane...*

... Sur le trottoir, l'encre nue  
S'épanche de ce parchemin vagabond,

« Déclaration  
de quatre-vingt-neuf », y lit-on.

*... La Révolution  
est abattue, Gorge tranchée*

*Aux lames sévères du mépris  
Qui entame et damne.*

... Et roulés entre leurs doigts  
l'on devient

des hommes-allumettes  
qu'ils grattent d'un geste

écorché de toute compassion,  
aride et leste

comme le ricanement de la potence  
*comme le ricanement de la potence*

qui s'enterre amoureusement  
autour du cou.

*... Sur le trottoir, l'encre nue  
S'épanche de ce parchemin vagabond,*

*« Déclaration  
de quatre-vingt-neuf », y lit-on.*

*... Et ils fracassent nos têtes  
d'une caresse vive et traître*

*contre leurs ardoises  
griffonnées d'incantations,*

*et Les ans se perdent  
dans les ramures du temps*

*qui passe et qui*

*fane...*

## Crucifie!

Ils ont vendu l'autre jour les Jeux au Parti.

«Que savez-vous, monsieur, de ces choses!  
C'est une tyrannie exemplaire,  
voyons,  
une tyrannie en voix de rédemption  
mon cher!»

«Elle tue bien moins qu'elle ne le faisait,  
et de surcroît s'est convertie  
à la Très Sainte Religion  
Capitaliste!», me rassure-t-on.

Ah! bien. Je me faisais du souci.

Ce n'est qu'une prostitution  
passagère, alors.

Seulement, ils sont bien là, ces torturés,  
méditants de la liberté.

Ces héros de la Chine Libre,  
amants à la nuque trouée,  
ces Héraults de l'espoir, morts  
sans stèle  
dont les dieux sacrifient  
la mémoire et les efforts  
sur l'Autel du Ciel,

ne leur laissant pour toute tombe  
que la fosse d'un oubli de circonstance  
creusée dans la mémoire commune.

Démocraties donneuses de morale  
qui de leurs olympes acquiescent aux  
Jeux de la honte.

Allez, courez! Foulez aux pieds  
un peuple à la liberté  
pillée.

Allez, concourez! Moquez vous  
de ce peuple  
à la langue arrachée,  
séquestrée,

la conscience stérilisée.

Pour trente pièces d'or, au  
cinq mille  
de quatre-vingt neuf,  
vous les dépouillez du peu qui  
leur reste:

leur éternité.

Les stades sont prêts.

Au bout de la Place Tienanmen,  
les portes de la Paix Céleste  
s'ouvrent fièrement à l'humanité,  
*le Baron sur ses battants crucifié.*